

LE LAC DE BEAUPORT

A MADEMOISELLE C.....

(SONNET)

Salut, lac de Beauport ! bijou que la nature
A placé dans un lieu poétique et charmant ;
Tr' baignes de tes flots l'orgueilleuse ramure
Des vieux pins que la brise agite follement !

Les Hurons, ces guerriers à la vaillante allure,
Naguère, sur tes bords, vivaient paisiblement ;
Mais l'on ne voit plus là l'énergique figure
D'un seul de ces héros.—Ils sont tous morts en
[luttant !]

Bien des fois, ô mon lac, après une victoire,
Le Huron revenait, le front chargé de gloire,
Reposer près de toi ses membres tout meurtris ;

Et, bien des fois aussi, l'humble missionnaire,
Portant pour boucher la croix, le scapulaire,
Venait y consoler les malheureux conscrits !

J.-B. CAOUETTE.

Québec, 2 août 1880.

LE

PAYS DE L'OR

PAR HENRI CONSCIENCE

I

LE BUREAU

Un matin du mois de mai de l'année 1849, un jeune commis, assis devant un pupitre, était seul dans le bureau d'une maison de commerce peu importante, à Anvers.

Il était de haute taille et blond de cheveux ; sa figure fraîche et fine, avec quelque chose de rêveur dans l'expression, paraissait indiquer un caractère très doux, quoique l'éclat de ses yeux bleus accusât une certaine force d'âme ou du moins une nature enthousiaste.

Il était occupé à écrire ; cependant, il interrompait souvent son travail pour jeter les yeux sur un journal ouvert à sa droite sur le pupitre. Le contenu de cette feuille semblait l'attirer chaque fois avec une nouvelle force ; car c'était évidemment contre sa volonté qu'il détournait si souvent son attention de son ouvrage. Il fixa une dernière fois le regard sur ce journal et lut d'une voix sourde et émue :

« On y rencontre l'or presque à la surface de la terre, et en si grande abondance, qu'on n'a qu'à se baisser pour ramasser des trésors. Un matelot a trouvé dernièrement une pépite ou morceau d'or pesant plus de vingt livres et d'une valeur d'au moins vingt cinq mille francs. »

Quelqu'un ouvrit la porte du bureau. C'était un jeune homme assez solidement bâti, aux joues rouges, aux yeux noirs et étincelants : sur son visage ouvert brillaient la santé et la bonne humeur.

— Jean, mon ami, tu seras grondé, dit l'autre. Monsieur est déjà venu au bureau, et il a manifesté son mécontentement de ton absence.

— Bah ! cela m'importe peu, mon bon Victor, répondit Jean d'un ton triomphant. C'est décidé : je dis adieu au métier de gratte-papier et à cette obscure pri-on où j'ai sottement usé les plus belles années de ma vie. Hourra ! Je vais courir le monde, libre comme un oiseau, et ne reconnaissant plus d'autre maître que Dieu et le sort !

— Que veux-tu dire ? demanda son camarade stupéfait.

— Ce que je veux dire ? reprit Jean en tirant un papier plié de sa poche. Voici le prospectus d'une société française, la Californienne ; elle a fait faire toutes sortes d'instruments pour exploiter les meilleures mines d'or en Californie. Là où l'on peut ramasser avec les mains le métal le plus précieux, elle recueillera l'or par morceaux avec des outils excellents et des procédés perfectionnés. Peut devenir actionnaire qui veut. Moyennant deux mille francs, on obtient une traversée libre sur un vaisseau de la société, comme passager de seconde classe, et on reçoit deux actions qui donnent droit à une double part de l'or recueilli. Là-bas, en Californie, on n'a à s'inquiéter de rien, la société procure à ses membres une bonne nourriture et des maisons de bois confortables. Comme passager de troisième classe, on ne verse que douze cents francs ; mais on ne reçoit alors qu'une seule action. Mon père a consenti à sacrifier deux mille francs. Je deviendrais actionnaire de la Californienne ! le navire le Jonas est équipé par la Californienne ; dans quinze jours, il partira d'Anvers pour le pays de l'or. La société envoie encore quatre vaisseaux en Californie, entre autres un du Havre de Grâce, avec les outils et les directeurs, qui doivent déjà être en mer pour recevoir là-bas les actionnaires.

Victor regarda son camarade avec des yeux étincelants. Ce qu'il entendait le frappait de stupeur ; car un sourire d'admiration illuminait son visage rayonnant.

— Tu pars pour le pays de l'or ! tu vas en Californie ! murmura-t-il.

— Dans deux semaines.
— Toi, toi, Jean ! La soif de l'or t'a-t-elle pris ainsi tout à coup ?

— Oh ! non ; toi-même, Victor, tu m'as mis la tête à l'envers en me parlant sans cesse du pays extraordinaire qu'on vient de découvrir. Je vois dans ce voyage un bon moyen d'échapper à l'étouffante vie de bureau ; l'or n'est qu'un prétexte pour obtenir le consentement de mon père.... Ah ! ah ! demain, je suis libre ; demain, je deviens actionnaire de la Californienne ; demain, je retiens ma place sur le navire le Jonas !

— Que tu es heureux ! dit Victor en soupirant. Mon Dieu, que ne donnerais-je pas pour pouvoir être ton compagnon de voyage !

— Tu n'as qu'à venir, Victor. L'oncle de Lucie n'a-t-il pas déclaré vingt fois qu'il te prêterait l'argent nécessaire, si tu osais entreprendre un voyage en Californie ?

— Et ma mère, Jean ?
— Oui, ta mère.... ; mais tu dois considérer que les parents sont tous les mêmes. Si nous ne faisons pas un peu d'effort pour sauter hors du nid, ils nous tiendraient sous leurs ailes, jusqu'à ce que les cheveux commencent à grisonner sur notre tête....

— Tu ne peux croire, Jean, comme la seule idée d'une pareille résolution fait trembler une mère. L'oncle de Lucie, lorsqu'il vient chez nous, parle beaucoup des voyages lointains qu'il a faits en qualité de capitaine de vaisseau. Ma pauvre mère pâlit à la moindre allusion. Elle n'a toujours aimé si tendrement ! je ne peux pas lui enfoncer le poignard dans le cœur.

— Tu dois le savoir, c'est pourtant le seul moyen de voir s'accomplir le vœu de ton cœur. Le capitaine est un rude gaillard, il n'a pas beaucoup d'estime pour l'homme qui use sa vie courbée sur un pupitre et qui n'a vu qu'un petit coin du monde. Je gage que, si tu oses aller en Californie, à ton retour il te donnera avec joie la main de sa nièce.

— Il m'a promis son consentement aussitôt que mes appointements atteindront deux mille francs.

— Oui ? alors tu attendras longtemps. La révolution, en France, a fait languir le commerce. Monsieur n'a-t-il pas dit avant hier qu'il serait obligé de réduire nos appointements ?

Victor tint les yeux baissés sans rien dire.
— Tu as peut-être peur du long voyage ? demanda l'autre.

— Peur moi !.... s'écria Victor sortant de sa rêverie. Depuis six mois, je meurs d'envie d'entreprendre ce voyage. Non-seulement la Californie me fait entrevoir le moyen d'obtenir la main de Lucie, mais il y a encore un autre sentiment également puissant, qui me montre dans les contrées lointaines l'étoile d'un meilleur avenir. Juge, Jean : ma mère s'est opposée beaucoup de privations et a diminué son petit avoir pour pouvoir me donner une bonne éducation. Sa boutique et mes appointements subviennent à peine à notre entretien. L'instant est pourtant venu où le fruit de mon travail devrait rapporter quelque chose pour donner un peu d'aisance à ses vieux jours, et la récompenser ainsi de son amour et de ses sacrifices. J'aurais peur d'un voyage en Californie ? Qui est ce qui soupire plus ardemment que moi après cette terre promise ? Le bien-être de ma mère et mon propre bonheur ne sont-ils pas là ? Et n'ai-je pas des raisons pour mépriser tous les dangers, s'il en existe ? Ah ! si je pouvais t'accompagner, comme je remercierais Dieu pour sa bonté, même au milieu de l'adversité et de la souffrance !

— Mais tente encore un effort, Victor. Pense qu'autrement tu te condamnes toi-même à rester toute ta vie, pâli devant cet éternel pupitre ; que ta jeunesse se passe, lente, triste et régulière comme une vieille horloge. La liberté, c'est l'espace, voilà le bonheur de l'homme ; voir le monde, contempler chaque jour de nouvelles merveilles, se sentir ému à chaque battement du cœur, voilà vivre !.... Et alors, après deux ans d'indépendance, revenir dans sa patrie avec assez d'or pour enrichir tous ceux que nous aimons !

— Oui, oui, s'écria Victor comme hors de lui, je le lui demanderai encore ; et, s'il le faut, j'implorerai son consentement à genoux, je la supplierai par ce qu'elle a de plus cher au monde.
— Et moi, vois-tu, je chercherais le capitaine Morrello au café, et lui dirai qu'il doit t'aider. Laisse-moi faire.... La bonne idée ! nous partagerons là-bas comme ici, le bien et le mal....
— Tais-toi, Jean, répliqua l'autre d'une voix étouffée. J'entends monsieur qui vient au bureau.

— Ne lui dis rien de mon départ. Mon père pourrait quelquefois changer d'avis avant demain ; on ne peut pas savoir.

— Non, mais tiens-toi tranquille ; sans cela, mon sieur se fâcherait.
Les deux commis prirent leurs plumes ; et, lorsque la porte s'ouvrit, ils penchaient silencieusement la tête sur le papier, comme s'ils étaient restés depuis des heures absorbés dans leur travail.

II

LE DÉPART

Par une chaude journée du mois de juin, deux ou trois heures avant la tombée du soir, une grande foule était réunie au bord de l'Escaut, regardant d'un œil étonné un beau brick qui, pavillons déployés et flottant au vent, montrait dans le port, prêt à appareiller. C'était le Jonas, équipé par la Société Française la Californienne :

le premier vaisseau qui fit un voyage direct au pays de l'or, nouvellement découvert.

Le pont du brick fourmillait déjà de passagers qui agitaient à tout moment leurs chapeaux en l'air et faisaient retentir sur les flots leurs cris de triomphe. Du bord de l'Escaut, on leur envoyait de brillants souhaits de bonheur. C'était comme une kermesse, comme une joyeuse fête à laquelle les habitants d'Anvers ne prenaient pas moins part que les chercheurs d'or surexcités, quoique les émigrants fussent pour la plupart des Français des départements du Nord, et que très peu de Belges se fussent laissés séduire par le brillant appât de la Californienne.

Une couple de barques longeait le quai pour prendre les retardataires qui avaient passé en ville les dernières heures. On voyait voguer également quelques autres canots sur le fleuve. Chacun d'eux avait un drapeau belge au gouvernail, et ceux qui le montaient envoyaient leurs adieux à la ville d'Anvers et à l'Europe, et faisaient un tel vacarme en entrant et en battant des mains, qu'ils avaient l'air de gens ivres ou fous.

En ce moment, trois personnes, un bourgeois avec ses deux fils, sortirent en hâte d'une rue aboutissant au quai, et se dirigèrent vers le lieu où se trouvaient les barques.

— Vois, vois, mon père, dit l'aîné des deux jeunes gens, voilà le Jonas qui attend avec impatience.

— Que Dieu le protège ! dit en soupirant le vieux bourgeois.

— Mais allez-vous vous attrister maintenant, mon père ? dit le jeune homme en riant. Que sont deux années dans la vie d'un homme ? J'en ai usé au moins six dans un stupide pupitre. Pas d'inquiétude ! au contraire, soyez content et ayez confiance. Je reviendrai avec des morceaux d'or, avec des trésors, et ce sera mon orgueil d'avoir procuré à mon père et à mon frère une vie douce et paisible. Ainsi, ne soyez pas inquiet : vous n'aurez jamais de raisons de regretter ce voyage.... Mais où reste donc Victor ? Aurait-il mal aux jambes maintenant que l'heure décisive est arrivée ?

— Sa mère et lui ont tant de choses à se dire ! murmura le vieux bourgeois.
— Vois, Jean, ils viennent là bas, remarqua le frère. Cette pauvre Lucie Morello, elle marche la tête haute et paraît contente ; mais la servante du capitaine m'a dit que, depuis huit jours, elle ne fait que pleurer lorsqu'elle est seule.

— Tant mieux, mon frère.

— Comment cela ?
— Certes, c'est une preuve qu'elle aime sincèrement mon ami Victor. Cela me réjouit pour lui.

Les personnes dont l'arrivée avait été annoncée par le frère de Jean se montrèrent bientôt au coin de la rue. C'était une dame déjà vieille, qui marchait en parlant à côté d'un jeune homme, et lui pressait la main avec une tendresse inquiète, pendant que lui dirigeait vers le Jonas, pavoisé comme aux jours de fête, des yeux où brillait une joyeuse excitation.

Derrière eux venait un homme avec des joues tannées et de larges favoris, qui donnait le bras à une très jeune fille au visage charmant et délicat et s'efforçait de lui faire comprendre, en riant et en plaisantant, qu'un voyage en mer n'était pas plus dangereux qu'une petite excursion à Bruxelles par le chemin de fer.

— Victor, Victor, dépêche-toi ! on lève déjà l'ancre là-bas ! s'écria Jean qui se tenait debout dans une barque. On nous annonce qu'il n'y a plus de temps à perdre.

Lorsque la veuve regarda, du bord de l'Escaut, le faible esquif qui allait dans quelques minutes lui enlever, pour toujours peut-être, son fils bien-aimé, les larmes tombèrent sur ses joues et elle le pressa en sanglotant dans ses bras. Ce tendre embrassement émut profondément Victor, et il s'efforça de consoler et de tranquilliser sa mère par de douces paroles, et en lui promettant plus d'aisance et de bonheur pour ses vieux jours.

Il fut resté longtemps encore sur le cœur de sa mère, sourd à l'appel de son ami ; mais le vieux capitaine, l'oncle de Lucie, l'arracha de ses bras en se moquant de cet excès d'attendrissement. Jean, de son côté, cria plus fort que jamais que la barque ne pouvait attendre plus longtemps.

Victor prit les deux mains de la jeune Lucie dans les siennes et pénétra par un long regard jusqu'au fond de son cœur ; ses yeux demandaient : « M'attendras-tu ? Ne m'oublieras-tu pas ? » La demande et la réponse devaient être toutes les deux très émouvantes, car un torrent de larmes roula sur le visage de la jeune fille, et le visage du jeune homme s'illumina d'une joie extrême.

Le marin prit Victor par le bras et l'entraîna vers la barque. Le jeune homme, ému, embrassa encore sa mère et murmura à son oreille les plus ardentes paroles d'amour.

— Eh bien, puisque Dieu l'a permis, dit-elle en sanglotant, va, mon enfant ; je prierai pour toi tous les jours, toutes les heures. Ne m'oublie pas, n'oublie pas ta mère !

Victor descendit dans le canot : les rames plongèrent dans le fleuve.... En ce moment, on vit accourir de loin un jeune homme qui agitait ses bras au-dessus de sa tête, avec des gestes inquiets, et qui criait :

— Attendez un peu, pour l'amour de Dieu ! Je suis Donat Kwik ! l'ai payé mon passage ; il faut que j'aille aussi au pays de l'or !

Ce jeune homme paraissait être un paysan ; la longue redingote bleue qui lui pendait jusqu'aux talons, son visage rouge et bouffi, son air naïf et bête, et surtout ses grandes mains et ses membres robustes et trapus, indiquaient qu'il avait

quitté les travaux des champs pour courir également après la fortune.

Son premier pas ne fut cependant point heureux. Dans sa crainte que le canot ne partît sans lui, il sauta avec une précipitation aveugle sur le bord du léger esquif et culbuta dans l'eau la tête la première.

Un matelot le saisit par les cheveux ; un second, aidé de Jean, le tira dans la barque, au milieu des éclats de rire et des applaudissements des bourgeois réunis sur le quai.

Le paysan regarda autour de lui avec embarras, se frotta la tête, rejeta une gorgée d'eau et murmura tout stupéfait :

— Camarades, il y a, pardieu ! trop de sel dans la soupe ! Vous n'aviez pas besoin non plus d'arracher la moitié de mes cheveux : je nage comme une anguille....

Mais, comme le canot bondit tout à coup sous la vive impulsion des rames, Donat Kwik tomba bon arrière sur un banc et se cramponna avec frayer au bord de l'embarcation.

Cet incident avait à peine détourné du quai l'attention de Victor. Pendant que la barque s'éloignait avec rapidité du rivage, il tenait le regard dirigé vers l'enlèvement où sa mère et Lucie lui faisaient toutes sortes de gestes encourageants, comme si elles eussent cru, les âmes aimantes, qu'il était encore plus malheureux qu'elles.

Jean était debout sur un banc. Il jeta à son père et à son frère un dernier adieu retentissant, agita son chapeau et poussa un hurrah triomphant qu'on entendit jusque près des maisons du quai.

Ces cris de joie firent un singulier effet sur Donat Kwik. Il sauta debout, s'éleva au coin du joyeux jeune homme et le pressa dans ses bras avec tant de force, que Jean sentit l'eau mouiller sa poitrine. Il éloigna avec une sorte de colère le grossier compagnon de voyage, et s'écria :

— Ah ça ! mon gaillard, êtes-vous fou ou gris ?

— Je crois, en effet, que j'ai un petit coup dans le cerveau, répondit l'autre. Il y a de la bonne bière à Anvers, de la force bière.

— Ne voyez-vous pas que vous me mouillez et que vous abîmez mes vêtements ?

— Pardieu ! j'avais oublié le bain froid ! Bah ! camarade, nous pourrions acheter là-bas autant d'habits que nous voudrions. De l'or par brouettes !

— De quel pays êtes-vous ? A votre langage, on dirait que vous venez de Malines ? demanda Jean.

— Vous l'avez presque deviné. Je suis Donat Kwik, un fils de paysan de Natten Hoeslout, au-delà de Rupelmonde, dans le petit Brabant, dit l'autre en bredouillant très vite. Ma tante est morte ; j'ai hérité, mais pas assez, à mon goût. Je vais chercher de l'or. A mon retour, je me marie avec Hélène, la fille du notaire, ou avec Trine, la fille du bourgeois ou avec la demoiselle du château. Je ramasserai tant d'or tant, tant, que je pourrai acheter tout le village !

Jean se retourna, en haussant les épaules vers son ami Victor, qui répondait encore par signes au tendre adieu qu'on lui envoyait du quai, et il le plaisanta sur la visible émotion de Lucie et sur sa profonde affection pour lui.

Donat vint interrompre la conversation. Il montrait aux deux amis un morceau de papier imprimé :

— Camarades, voyez-vous un peu ceci.... dit-il.

— Vous devenez ennuyés avec vos camarades, murmura Jean d'un ton courroucé.

— Eh bien, je dirai messieurs, puisque vous le voulez absolument, quoique je ne sois pas pauvre non plus. Allons, ne faisons pas tant de compliments ; vous devriez me dire, messieurs, ce que je tiens ici en main.

— C'est un billet de banque anglais de cinq livres, mon ami, répondit Victor.

— Oui, mais en francs ?

— Quelque chose de plus que cent vingt-cinq francs.

— J'avais peur, pardieu ! que le vieux juif chez lequel j'ai changé mon argent n'ait échangé en main des chiffons de papier.

— En avez-vous beaucoup de cette espèce de mandat ? Victor en souriait.

Le paysan regarda les matelots avec défiance, et dit mystérieusement à l'oreille des deux amis :

— J'en ai quatre : le reste de mon héritage. J'aurais bien pu placer ces cinq cents francs à intérêt chez l'agent d'affaires de notre village ; mais on ne peut savoir ce qui arrivera là-bas ; la pru lence est la mère de la porcelaine. Si nous étions dupés et si nous ne trouvions pas d'or ? Ce n'est pas Donat qui mourra de faim le premier ; il a une poire pour la soif. Il faut que vous sachiez, messieurs, que je suis malin, beaucoup trop malin quel que-fois !

La barque att'ignit le navire, et les voyageurs furent salués par une salve d'applaudissements. Le Jonas avait déjà levé l'ancre et tendu ses voiles. Bienôt il prit le vent et avança sous l'impulsion d'une fraîche brise.

Alors, le navire lâcha sa bordée pour dire adieu à la ville d'Anvers ; les canons du fort retentirent à ce salut, les marins agitaient leurs chapeaux sur les mâts, les passagers remplissaient l'air de leurs cris de triomphe, les quais retentissaient des souhaits de bonheur de la foule ; et le Jonas glissa majestueusement en avant, au bruit du canon qui grondait et des gigantesques acclamations des milliers de spectateurs.

Donat Kwik était le plus en train ; il bondissait de droite à gauche comme un insensé, les bras levés et criait : « Hourra ! hourra ! d'une